



Shlomo Sand

LA MORT
DU KHAZAR
ROUGE

ROMAN

Seuil

LA MORT
DU KHAZAR ROUGE

Du même auteur

L'Illusion du politique
La Découverte, 1984

Le xx^e siècle à l'écran
Seuil, 2004

Les Mots et la Terre
Fayard, 2007

Comment le peuple juif fut inventé
Fayard, 2008

De la nation et du « peuple juif » chez Renan
Les Liens qui libèrent, 2009

Comment la terre d'Israël fut inventée
Flammarion, 2012

Comment j'ai cessé d'être juif
Flammarion, 2013

Crépuscule de l'histoire
Flammarion, 2015

La Fin de l'intellectuel français
La Découverte, 2016

SHLOMO SAND

LA MORT
DU KHAZAR ROUGE

roman

Traduit de l'hébreu par Michel Bilis

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© original : Shlomo Sand, 2019

ISBN 978-2-02-141404-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2019,
pour la traduction en langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

En hommage à Abraham N. Polak

PROLOGUE

Cordoue-Tolède
1157-1180

*[Les juifs sont] un groupe de croyants, recrutés, jadis,
dans tout le monde méditerranéen, turco-khazar et slave.*

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, 1940

En ce jour de printemps ensoleillé, le rabbin Abraham ibn Dawd Halevi, qu'on appellera plus tard Rabad I^{er} dans les livres savants, était d'humeur enjouée. Sa rencontre à la synagogue avec de jeunes juifs descendant de Khazars, venus étudier à Tolède, en Castille, avait piqué sa curiosité et éveillé son enthousiasme.

Certes, ces étudiants à la barbe cuivrée, originaires d'Europe orientale et coiffés d'une étrange toque de fourrure, comme un écho de la tradition de leurs ancêtres cavaliers des steppes du sud de la Russie, affichaient une connaissance élémentaire de la Bible, mais ils proclamaient avec force leur allégeance au judaïsme rabbinique. Le fait de les entendre critiquer publiquement la croyance karaïte rivale, laquelle refusait le primat de la Loi orale, conforta la conviction du rabbin. Il avait désormais tout lieu de croire que le lointain Empire khazar n'avait pas été totalement détruit. Comme tout érudit juif de l'époque, il connaissait la correspondance épistolaire du x^e siècle entre Hasdaï ibn Shaprut, ministre des Affaires étrangères du califat de Cordoue, et Joseph, le *khagan* du royaume khazar, qui narrait par le détail le processus de conversion des Khazars au judaïsme.

Il avait aussi lu diverses chroniques d'auteurs musulmans, comme le célèbre voyageur Ahmad ibn Fadlan, ou le géographe perse Abou al-Istakhri, qui avaient décrit par le menu l'empire juif s'étendant entre la mer Noire et la mer Khazare (Caspie). Une monarchie

certes quelque peu étrange, mais qui honorait le « Saint Nom » et respectait l'essentiel de ses commandements ou *mitzvot*.

Bien évidemment, il s'était également imprégné du *Plaidoyer pour la défense de la religion méprisée*, l'ouvrage d'Abou al-Hassan ibn Alawi (connu en hébreu sous le nom de Yéhouda Halevi). Cette œuvre, rédigée en langue arabe à Tolède une vingtaine d'années auparavant, rassemblait tout ce qu'on savait alors de la judaïsation du royaume des Khazars ; elle fut traduite ultérieurement dans la langue sacrée, sous le titre de *Le Livre du Khazar*.

Cependant, l'absence de relations avec l'Orient avait suscité chez lui, comme chez bon nombre d'érudits juifs, la crainte que la Khazarie, non seulement n'ait perdu de sa grandeur, mais n'ait tout simplement fini par être conquise et intégralement détruite.

En tant que juif, Abraham ibn Dawd Halevi n'ignorait pourtant rien en matière de malheurs et de désillusions. Descendant des soldats berbères judaïsés arrivés à Cordoue au VIII^e siècle avec une partie des troupes du guerrier Tarik ibn Ziyad, il appartenait maintenant à une famille influente. Durant quatre siècles, les fidèles juifs avaient vécu en paix et prospéré sous l'égide musulmane, jusqu'à la venue des Almohades fanatisés qui mit fin à cette coexistence interreligieuse.

En 1147, les nouveaux maîtres de l'Andalousie commencèrent à persécuter tous les hérétiques à la foi de Mahomet. Et tandis que la famille du jeune Moussa ibn Maïmoun, plus connu par la suite sous le nom de Maïmonide, avait choisi de quitter Cordoue pour se réfugier au Maroc, puis en Égypte, Abraham ibn Dawd et ses proches avaient précisément trouvé asile à Tolède, en Castille.

Dans ce royaume désormais christianisé, on parlait encore un dialecte arabe et, entre les fidèles des divers cultes, l'harmonie fut préservée pendant plus d'un demi-siècle. Notre rabbin avait pensé trouver là la tranquillité nécessaire pour approfondir ses méditations philosophiques. Dans cette retraite, il avait emporté avec lui des ouvrages de médecine et d'astronomie, des copies de traductions d'Aristote en arabe et des écrits d'Ibn Sina, connu

en latin sous le nom d'Avicenne. Avec l'aide de clercs chrétiens, il entreprit alors de traduire en latin les œuvres de philosophes musulmans et se fit bientôt connaître des érudits européens sous le nom d'Avendauth.

Sa rencontre avec les jeunes Khazars s'avéra décisive pour mener à bien son grand projet : raconter pour la première fois l'histoire du judaïsme. Ce jour-là, il rédigea les phrases d'introduction de son récit pionnier, et l'histoire de la foi en Yahweh, d'Abraham à Moïse en passant par la création de la *Mishna* et du Talmud, jusqu'à son épanouissement dans la péninsule Ibérique, connu ainsi sa première transcription chronologique, certes très condensée, et probablement un peu rudimentaire, mais incontestablement pionnière dans l'édification de la mémoire juive.

Il se sentit bientôt fatigué et s'endormit la plume à la main. Son secrétaire le réveilla pour qu'il se déshabille et se couche. Mais, une fois tiré de son sommeil, il préféra siroter une gorgée de vin chaud servi par le jeune homme, puis se décida à continuer d'écrire jusqu'à minuit. Il voulait évoquer toutes les figures du passé, proche ou lointain, qui se bouscuaient dans sa tête : les prophètes et les *géonim*, les sages et les grands maîtres des écoles talmudiques, les nombreux esprits qui, sans cesse, cherchaient à comprendre l'univers, l'homme et Dieu, et à transmettre ce savoir aux générations futures. En phrases claires, il ne dissimulait pas sa fierté de voir le judaïsme s'étendre en diverses régions d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

Il avait pourtant du mal à comprendre pourquoi les karaïtes rejetaient la riche écriture après la canonisation de la Bible pour s'en tenir à une seule et unique vérité, sans dialogue ni confrontation. Son hostilité à leur égard n'avait d'égale que son aversion pour les zélotes et pour les faux messies juifs, tel l'infâme Bar Kokhba.

Le lendemain matin, au lever, il relut les pages rédigées durant la nuit et les amenda. Il demanda à son jeune secrétaire de lui en faire lecture ; ensemble, ils corrigèrent les fautes, et peaufinèrent le

style. Pendant les mois suivants, il poursuivit sa rédaction, quasiment chaque soir, sauf les jours du sabbat. Il réduisit le travail de traduction qu'il accomplissait avec ses compagnons chrétiens et consacra moins de temps à l'art de la médecine, à l'exception des soins les plus urgents. Il refréna également le grand intérêt qu'il portait à l'astronomie.

En complétant les derniers ajouts à l'ouvrage, son fidèle auxiliaire en avait fait la relecture et examiné chaque mot. Ibn Dawd décida alors de transmettre le livre à ses proches amis afin de recueillir leurs avis et critiques. Au bout d'un an, le texte fut remis à plusieurs copistes, et six mois plus tard, les exemplaires recopiés furent adressés à d'autres sages, dans toute l'Espagne et jusque dans le royaume de France. *Sefer ha-Qabbalah* (*Le Livre de la Tradition*), selon l'appellation qu'il lui donna, devint une pièce majeure du patrimoine spirituel de la tradition et de la pensée juives. Personne n'aurait pu imaginer à l'époque que, plusieurs siècles plus tard, quelques-uns de ses passages contribueraient à faire couler le sang.

Fort de la renommée ainsi acquise, Abraham ibn Dawd se sentit encouragé, quelques années après, à entreprendre la rédaction de son grand œuvre théorique : *Al-Aqida al-Rafi'a* (*Le Dogme puissant*), dans lequel il exprima sa pleine admiration pour la pensée grecque, notamment pour le rationalisme d'Aristote. Ibn Dawd est aujourd'hui considéré comme le philosophe juif peut-être le plus brillant avant la venue de Maïmonide.

En l'an 1180, selon le calendrier julien, il fut soudainement mis aux arrêts par le clergé de la cour du roi de Castille Alphonse VIII, avant d'être condamné à la pendaison, pour des motifs demeurés mystérieux.

PREMIÈRE PARTIE

Tel-Aviv – Jaffa
1987

Un caprice de la nature, la loi mystérieuse d'une filiation inconnue avec le peuple légendaire des Khazares peut-être, faisait que beaucoup de ces juifs de la frontière étaient roux. Leur chevelure flambait sur leur tête. Leurs barbes étaient comme des incendies.

Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, 1932

Ligoté, le corps du professeur Yitzhak Litvak gisait sur le lit défait. Un grand couteau au manche de plastique noir était planté au milieu de son ventre, mais de nombreux coups avaient été portés, et du sang noirâtre s'étalait sur la blouse blanche qui l'enveloppait.

Les draps étaient également maculés de sang, et les oreillers avaient été jetés sur le sol. En redressant légèrement le cadavre, le commissaire Émile Morkus découvrit des taches foncées sur le dos et les bras, comme si quelqu'un avait vigoureusement frappé la victime.

La police avait été alertée par les voisins du dessus, dans cet immeuble du 26 boulevard Ben-Gourion, au nord de Tel-Aviv. Leur chien avait émis des hurlements plaintifs en passant devant l'appartement de Litvak, avant qu'une odeur inhabituelle filtre par-dessous la porte. Au début, personne ne s'était étonné du silence prolongé qui régnait à l'intérieur. La musique classique, et tout particulièrement celle de Béla Bartók, qui provenait souvent de l'appartement s'était, certes, interrompue, mais il n'y avait rien là d'étonnant. Le professeur vivait seul et voyageait fréquemment à l'étranger. L'odeur, en revanche, les avait intrigués.

Émile Morkus était depuis longtemps habitué à toutes les nuances de puanteur et de rigidité des cadavres. Au cours de ses vingt-cinq années passées au service des enquêtes du district centre, il avait eu affaire à un grand nombre de meurtres. Il en avait résolu

une bonne partie, grâce à un patient travail de fourmi, ce qui lui avait valu les éloges de sa hiérarchie, et même quelques décorations.

Comme on l'imagine, sa perspicacité et ses succès avaient suscité aussi beaucoup de jalousies et de calomnies à son encontre. D'aucuns ne comprenaient pas comment un « petit » détective arabe pouvait avoir un si « gros » cerveau juif. De fait, sa taille moyenne et son apparence modeste en avaient trompé beaucoup sur son caractère exigeant et son opiniâtreté.

Avec sa méticulosité caractéristique, il fouilla de fond en comble la chambre à coucher du professeur Litvak ; sa moustache et son nez aquilin frémissaient à la manière d'un chien renifleur tenu en laisse. Il assimilait le lieu d'un meurtre à un relevé topographique : le rapport entre les détails conditionnait la compréhension de l'action qui s'y était déroulée. En commençant par la périphérie, il se rapprochait du centre de l'arène, autrement dit du cadavre.

Sur le buffet, à côté de la télévision, une boîte de somnifères, à moitié vide, était posée, ainsi qu'une montre et quelques cartes dispersées. Sur le tabouret, juste à côté du lit, se trouvaient quelques préservatifs encore emballés, un paquet de cigarettes bien entamé, une bouteille vide de cabernet sauvignon et deux verres.

Le corps gisait, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts, couleur bleu océan. Le visage du défunt paraissait serein : la bouche entrouverte rendait une impression de sourire ironique. Morkus se pencha pour se rapprocher de la tête, qui faisait un angle bizarre avec le tronc et était surmontée d'une crinière roux foncé. Il examina longuement les yeux en se demandant à quoi avait pensé la victime, dans les ultimes secondes de sa vie. Savait-il qu'il allait mourir ? Connaisait-il son bourreau ?

Soudain, il distingua sur le drap une fibre noire et frisée. Il s'approcha davantage. Cela pouvait être un poil pubien, mais il n'en était pas totalement certain.

– Faites attention à ça, lâcha le commissaire en s'adressant à l'équipe de la police scientifique occupée à relever les empreintes digitales et à prélever des échantillons de sang coagulé.

Et d'ajouter, avec un léger accent arabe :

– Je ne pense pas qu'il appartienne au mort, il est trop noir, faites-y bien attention !

Il inspecta méthodiquement le petit salon, les toilettes, et jusqu'à la cuisine blanche qui lui livra rapidement tous ses secrets. L'arme du crime semblait avoir été prise dans l'un des tiroirs qui contenait une gamme de couteaux identiques, mais de tailles différentes. Morkus se tourna ensuite vers les deux portes attenantes à la chambre à coucher. La première donnait sur une autre chambre, avec des placards à vêtements, tandis que la seconde, après un étroit couloir, permettait d'accéder au bureau du professeur.

L'espace de travail de Litvak respirait l'ascétisme, l'austérité et la poussière. Sur la table s'accumulaient papiers, travaux d'étudiants, stylos, agrafes, classeurs, carnets de tickets et petites étiquettes. Au milieu trônait une machine à écrire électrique avec, à son côté, un téléphone noir massif. Deux photographies étaient posées dans un coin : l'une représentait une femme dans la force de l'âge, aux traits fins et charmants, l'autre était celle du mort lui-même. Morkus s'étonna que le professeur ait mis son propre portrait sur sa table de travail.

Dans l'autre chambre, à la droite du lit, sur une grande table de nuit, un tourne-disque voisinait avec un magnétophone, des disques et des cassettes de deux chanteuses arabes célèbres : Oum Kalthoum et Fairuz. Sur les murs, les étagères étaient chargées de livres, et là encore Morkus fut surpris de voir autant de titres en arabe, voire en persan. Par ailleurs, des dizaines de volumes en lettres cyrilliques, mais aussi, évidemment, en anglais, français et hébreu s'entassaient sur des étagères voisines.

– Nom de Dieu, le prof parlait combien de langues ? murmura le détective, en triturant sa moustache.

Et il ajouta :

– Intéressant de voir sur quoi il a travaillé.

La réponse se trouvait dans une armoire vitrée. Morkus chausa ses lunettes à monture dorée, et vit le nom d'Yitzhak Litvak imprimé

sur plusieurs reliures : *L'Agriculture en Égypte au XIX^e siècle*, *Les Messages sociaux dans la Bible*, *Histoire générale du Proche-Orient*, *L'Empire khazar du VIII^e au XIII^e siècle*, *L'Avènement de l'islam et le commerce en mer Rouge*. Autant d'intitulés qui montraient que la victime était un historien.

Morkus résuma l'essentiel des données dans son petit carnet et en conclut qu'il lui faudrait rapidement faire un saut à l'université de Tel-Aviv, située au nord de la ville. Cette perspective ne l'enchantait guère. Il avait assisté, récemment, en auditeur libre, à une série de conférences, et avait beaucoup apprécié les cours de philosophie qui ne revêtaient pas une dimension trop professionnelle. Il avait également suivi quelques cours de sciences politiques, dans le cadre de sessions de perfectionnement destinées aux officiers de police, mais l'absence de contact avec les universitaires l'avait déçu.

Juste après avoir terminé un cycle de conférences, Morkus avait été chargé d'enquêter sur le décès d'un jeune professeur de psychologie, dont la cause s'avéra naturelle. Dès le premier jour, il avait eu une altercation avec la responsable du département qui avait voulu analyser son comportement et lui avait recommandé d'entreprendre une thérapie. Bien que la professeure ne l'ait pas formulé explicitement, elle estimait que le fait d'être un policier arabe dans l'État d'Israël induisait en lui un conflit d'identités et de loyauté, que seule une cure lui permettrait de résoudre.

Cette expérience ne lui avait pas donné une mauvaise image des psychologues (sa fille aînée avait étudié la criminologie et la psychologie à l'université de Beersheva), mais plutôt des universitaires en général. Dans la police comme ailleurs, et même lors d'un dialogue fortuit au supermarché, on peut, bien entendu, tomber sur des vantards qui croient tout savoir sur tout, mais les enseignants, surtout ceux devenus professeurs, ne peuvent s'empêcher de vous faire la leçon, même à l'occasion de la discussion la plus banale. Et le plus exaspérant, c'est qu'ils essaient toujours de vous prouver qu'ils sont nettement plus intelligents que vous !

Remerciements

Je dois une gratitude particulière à Michel Bilis qui a traduit ce récit. Je remercie aussi tous mes amis qui m'ont aidé à achever ce livre : Yonatan Alsheh, Richard Dessreme, Noa Greenberg, Kiki Harari, Julien Lacassagne, Michal Ofer Tzfon, Marie Semelin et Anna Sergeyenkova.

Je remercie également Jean-Christophe Brochier et l'équipe des Éditions du Seuil, qui s'est investie pour donner à ce livre sa forme ultime.

À Varda, mon épouse, je dois beaucoup plus que ce que je puis exprimer.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 141401 (XXXXXX)
IMPRIME EN FRANCE